

2. An Julie von Studnitz.

à Goettingue ce 28 du Septembre 1778.

Chere et tendre amie, Vous connoissés donc si peu Votre Caroline que Vous la pouvés soupçonner de n'être pas sincere en Vous donnant les éloges que Vous mérités. Avés Vous pu méconnoitre ce coeur qui Vous aime tant? Je ne flatte jamais, je dis ce que je pense et ce que [je] sens. Il étoit donc naturel que je ne pouvois pas renfermer en moi même cette vive amitié, cette estime que j'ai pour ma Julie. Et devoit elle me faire un reproche des épanchemens de ce coeur qui sent tout cela pour elle? Mais non, elle ne le fait aussi pas et sa modestie n'est encore qu'un éloge de plus pour elle. Elle réunit encore cette qualité si rare aux autres qui suffisoient deja pour lui faire acquerir la consideration, l'amitié de tout le monde.

J'ai tremblé avec Vous pour la vie de notre cher duc. Quel malheur pour sons pays si on l'avoit perdu. Les vers de Reichard ont assés mon aprobation et l'auroient peutêtre encore plus sans ce préjugé terrible que j'ai pour cet odieux Reichard. Je crois presque que notre haine est reciproque, au moins nous sommes nous brouillés pendant mon dernier séjour à Gotha. Il y avoit cependant un tems ou nous nous conviënions beaucoup. Il ne parloit que de comedie et Mlle. Michaelis avoit aussi ses bonnes raisons pour être toujours sur cet article la. Ce qu'il a fait de mieux c'est sans doute ce poème à la Grim[m] lorsqu'elle parut à la redoute comme Gabriele de Vergy.

Il est décidé aprésent que mon frere ira en Amerique, il a une grande inclination pour cet employ . . .